I. Langue et littérature

Abdul-Raof Hussein, *Arabic Rhetoric : a Pragmatic Analysis.*

London, Routledge, 2006, 316 p.
ISBN : 978-0415386098

Contrairement à l'histoire de la grammaire arabe qui a connu, depuis au moins les trois dernières décennies du XXe siècle, un développement remarquable en Occident, et notamment en Europe, la tradition rhétorique arabe n'a guère fait l'objet de recherches d'ensemble de la part des linguistes et des historiens de la linguistique en dehors du Monde arabe, en sorte que l'étudiant et le chercheur non arabisant ne trouvent guère, dans ce domaine, que des études de détail (mémoires, articles de revues, ou, au mieux, brefs chapitres de synthèse dans des ouvrages encyclopédiques). C'est donc avec un grand intérêt que l'on a appris la publication chez Routledge, en 2006, de l'ouvrage *Arabic Rhetoric: a Pragmatic Analysis*, de Hussein Abdul-Raof, Senior Lecturer en études arabes et coraniques à l'Université de Leeds (UK), ouvrage dont nous présentons ici un compte rendu.

Du point de vue de son aspect extérieur, ce livre est un « hardback » d'environ 15 cm sur 24, d'une belle facture, même si l'on peut regretter que la police de caractères arabes utilisée soit trop petite et de style assez mal adapté à des fins didactiques. Signalons aussi que le livre neuf est commercialisé à plus de 100 $ US, ce qui, même avec la dévaluation actuelle de la monnaie américaine, n'en fait pas un ouvrage aisément accessible à l'étudiant moyen.

L'ouvrage se compose d'une brève introduction (8 p.), de six chapitres (sur le contenu desquels nous allons revenir) et d'une rapide conclusion (7 p.), le tout suivi d'un « glossaire de la rhétorique arabe » d'une quinzaine de pages, dans l'ordre alphabétique des traductions anglaises proposées par l'auteur pour les termes arabes retenus, des notes des différents chapitres, malcommodément regroupées en fin d'ouvrage, d'une brève bibliographie (3 p.), où Chomsky et Lyons voisinent avec Ibn Hišām et al-Sakkākī, et d'un index indistinctement *rerum* et *nominum*.

Passons rapidement sur la page de présentation de l'éditeur et sur les quelques pages de préface de l'auteur qui n'ont d'autre visée que « d'accrocher » l'acquéreur putatif de l'ouvrage, dont on sait qu'il lit souvent ces premières pages avant de se décider à acheter. En l'occurrence, l'accent y est mis sur l'aspect « pragmatique » de la rhétorique arabe, sur l'utilité du livre pour les apprenants d'arabe langue étrangère et sur l'intérêt qu'il devrait susciter chez les universitaires et chercheurs en langue et littérature arabe ou en études islamiques.

Venons-en au cœur de l'ouvrage, c'est-à-dire aux six chapitres qui le composent.

Le premier, d'un peu plus de vingt pages, est intitulé « Preamble to Arabic Rhetoric » (préambule à la rhétorique arabe) et se veut une première présentation d'ensemble du domaine. L'auteur commence par y développer une opposition nette entre grammaire et rhétorique, faisant valoir que la grammaire s'intéresserait uniquement à la façon dont les mots et leurs composants se combinent pour former des phrases, bref à la grammaticalité des objets qu'elle étudie, sans aucun égard pour leurs qualités esthétiques ou même pour leur valeur sémantique, alors que la rhétorique s'intéresserait aux « mécanismes esthétiques et stylistiques employés par l'usager de la langue ». Cette dichotomie rappelle des distinctions en vogue dans certaines écoles de linguistiques contemporaines, mais on peut se demander si, peut-être justement pour intégrer la démarche de cet ouvrage à ce type de problématique, l'auteur ne simplifie pas un peu trop grossièrement la réalité historique à la fois de la grammaire et de la rhétorique arabes. En effet, dire que la grammaire arabe ne s'intéresse qu'à la « grammaticalité » des constructions qu'elle étudie c'est aller un peu vite en besogne et ramener l'objet de la rhétorique arabe aux préoccupations esthétiques de « l'usager de la langue » ne paraît guère plus convaincant.

Poursuivant sa présentation, l'auteur introduit la notion de « proposition » dont on ne sait pas trop quel terme arabe elle veut traduire. En effet, dans la note qui accompagne cette traduction et qui est supposée l'expliquer, on nous dit que ce terme « sera employé tout au long de l'ouvrage pour renvoyer à n'importe quel acte de parole ou assertion en arabe ayant la forme d'une phrase déclarative simple », mais aussi que « des constructions syntaxiques différentes peuvent exprimer la même proposition », enfin que « d'un point de vue théorique, les deux expressions "proposition" et "phrase" sont employées dans ce travail pour référer à un groupe d'unités lexicales qui expriment une idée complète ». Ces explications ne sont pas, on en conviendra, très éclairantes. Surtout, on se demande si l'auteur peut ne pas s'être rendu compte, lui qui semble si soucieux d'opposer grammaire et rhétorique, que, s'il est un point où l'opposition est claire entre les deux disciplines, c'est précisément dans le fait que la rhétorique arabe, depuis les travaux fondateurs de ʿAbd al-Qāhir al-Ǧurǧānī (m. 1078), s'est donné comme unité de base de ses observations et analyses l'énoncé (*kalām*) là où la grammaire arabe, si l'on

BCAI 24 (2008) Abdul-Raof Hussein: Arabic Rhetoric : a Pragmatic Analysis., recensé par Djam el Eddine Kouloughli
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

excepte le cas spécial de *Sībawayhi* [1], parle presque exclusivement de phrase (*ǧumla*).

L'auteur introduit aussi dans sa présentation d'ensemble la notion fondamentale de *naẓm*, qu'il traduit par « order system », traduction dont tous les lecteurs qui connaissent un peu l'histoire de la discipline percevront le caractère grossièrement réducteur [2], aggravé en l'occurrence par le fait que l'auteur, au mépris des impératifs de l'analyse historique des textes, semble considérer que le mot *naẓm* signifie en gros la même chose chez des auteurs aussi différents que al-Ǧāḥiẓ (m. 868), al-Ḫaṭṭābī (m. 998), al-Baqillānī (m. 1012), ʿAbd al-Ǧabbār (m. 1024) ou al-Ǧurǧānī (m. 1078). En cette matière, l'à-peu-près est inexcusable car toute l'histoire de l'élaboration théorique de la rhétorique arabe a tourné en fait autour des controverses sur le contenu précis qu'il convenait de donner à ce terme. La présentation plus que sommaire que fait l'auteur de cette notion centrale n'aidera malheureusement pas le lecteur à se faire une idée, même approximative, de son importance. Le comble de la confusion est atteint lorsque l'auteur, abordant les rapports entre *naẓm* et *iʿǧāz* (inimitabilité) dans le texte coranique, soutient que, pour al-Ǧurǧānī, l'inimitabilité du Coran est attribuable « to the Qur'ān's ad hoc order system » ! Une telle conclusion est d'autant plus inadéquate que tout l'effort intellectuel de l'auteur des *Dalā'il al-iʿǧāz* a précisément consisté à montrer comment le texte coranique, tout en ne faisant usage que du système de la sémantique grammaticale (*maʿānī al-naḥw*) que la langue arabe met à la disposition de tous [3], et non de quelque mécanisme linguistique ad hoc que ce soit, réussit cependant à atteindre un état de perfection linguistique inimitable.

L'auteur termine son « préambule » en introduisant, un peu pêle-mêle, la plupart des *topoi* que l'on trouve dans les traités didactiques tardifs de rhétorique arabe, comme la discussion sur l'opposition entre *faṣāḥa* (clarté linguistique) et *balāġa* (éloquence), les diverses modulations susceptibles d'affecter une énonciation en fonction de l'état d'esprit de l'interlocuteur, ou encore les relations, de coordination ou de simple parataxe, entre énoncés. Il inclut même, en conclusion, une liste « of the most prominent classical rhetoricians ». Manifestement, l'intention est de faire en sorte que ce préambule ne néglige aucun aspect de la discipline, même si cela doit aboutir, ce qui est malheureusement le cas, à un *compendium* confus, d'autant moins nécessaire que le reste de l'ouvrage est supposé reprendre de façon plus méthodique l'ensemble des points effleurés dans ce premier chapitre.

Le second chapitre, intitulé « historical review », se veut une présentation de l'histoire de la rhétorique arabe. Dans l'introduction à ce chapitre, l'auteur promet de nous donner une « investigation "en profondeur" » (« an in-depth investigation »), un compte rendu historique complet (« a thorough historical account ») de la question. Le contenu réel du chapitre est malheureusement bien loin de tenir ces promesses. L'auteur commence en effet par nous résumer sa vision d'ensemble de l'histoire de la rhétorique arabe qui, selon lui, correspondrait à « trois phases principales : 1. Naissance, 2. Développement et 3. Stagnation ». La triste banalité de ce schéma laisse craindre le pire et c'est bien, hélas, ce à quoi l'on est confronté dans la suite. En effet, ce qui nous est présenté, au total, c'est une énumération strictement chronologique de tous les auteurs qui, de Sībawayhi (m. 798) à Ibn al-Qayyim al-Ǧawziyya (m. 1350) et même quelques contemporains, ont, à un titre ou à un autre, touché à des questions que l'on peut, même très vaguement, rapporter au champ de la rhétorique arabe. Cette liste inclut des grammairiens, comme Sībawayhi ou al-Mubarrad (m. 898), des philologues comme al-Aṣmaʿī (m. 831), ou Ṯaʿlab (m. 904), des hommes de lettres (*udabā'*) comme Ibn al-Muqaffaʿ (m. 760), al-Ǧāḥiẓ [4] (m. 868) ou Ibn Qutayba (m. 889), des critiques littéraires comme le poète et khalife d'un jour Ibn al-Muʿtazz (m. 909), Ibn Ṭabāṭabā (m. 933), ou Qudāma Ibn Jaʿfar (m. 948), des théologiens comme al-Ḫaṭṭābī (m. 998), al-Naẓẓām (m. ~840) ou ʿAbd al-Ǧabbār (m. 1024), à côté des auteurs de véritables ouvrages de rhétorique comme al-Ǧurǧānī (m. 1098), al-Sakkākī (m. 1228) ou al-Qazwīnī (m. 1338). Ce n'est pas notre propos de contester, par principe, l'intérêt d'une vision « large » de l'histoire de la rhétorique arabe, vision qui inclurait des contributions d'auteurs ayant à l'origine des préoccupations et des objectifs assez différents. Mais ce qui dérange profondément dans la manière dont l'auteur traite la question, c'est son approche complètement linéaire et, pour ainsi dire, "plate", laquelle a pour effet de ne générer aucune vue structurée de l'histoire de la discipline et de ne donner, au total, aucun point de repère important sur cette histoire.

(1) Comme chacun sait, le terme de *ǧumla* dans le sens de « phrase » est inconnu de Sībawayhi, qui ne parle que de *kalām*...

(2) Sur la notion de *naẓm* dans l'histoire de la rhétorique arabe, et notamment ses réinterprétations stratégiques au cours du processus d'élaborations théorique de la discipline, cf. G. Bohas, J.-P. Guillaume, D. E. Kouloughli, *The Arabic Linguistic Tradition*, Georgetown University Press, Georgetown, 2006.

(3) Al-Ǧurǧānī (m. 1078), *Dalā'il al-iʿǧāz*, Beyrouth, Dār al-maʿrifa, Beyrouth, 1978.

(4) Ce dernier est qualifié de « fondateur de la rhétorique arabe ».

BCAI 24 (2008) Abdul-Raof Hussein: Arabic Rhetoric : a Pragmatic Analysis., recensé par Djam el Eddine Kouloughli
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

À y regarder de plus près, on s'aperçoit que la cause profonde de cette vision singulièrement unidimensionnelle réside dans le fait que l'auteur confond la rhétorique comme discipline théorique et les préoccupations rhétoriques de tous ordres que des auteurs relevant de champs très divers de l'activité intellectuelle peuvent être amenés à manifester. Cette confusion se révèle en fait dès le préambule de l'ouvrage, l'auteur y déclarant par exemple que « la rhétorique comme mécanisme linguistique permet au locuteur arabe de s'exprimer à travers différentes figures et d'éviter les amphigouris » (p. 24). Il est clair qu'une telle formulation vise en fait l'activité linguistique du locuteur, sa « compétence rhétorique » si l'on veut, et non la rhétorique comme discipline. Cette confusion n'est pas limitée à ce passage de l'ouvrage, mais s'avère générale. C'est elle qui explique pourquoi le chapitre sur l'histoire de la rhétorique arabe inclut quasiment tous les auteurs qui, à un titre quelconque, ont manifesté dans leurs écrits des préoccupations rhétoriques.

La manifestation la plus patente de cette confusion est ce que l'on peut appeler l'attitude « nominaliste [5] » de l'auteur, attitude consistant à considérer qu'un mot donné a partout et toujours le même contenu. Prenons le cas du mot « *bayān* » : ce mot, consacré par l'usage coranique, va être repris et amplifié par al-Ǧāḥiẓ dans un de ses plus célèbres ouvrages, *al-Bayān wa-l-tabyīn*, puis, dans un sens plus technique, par al-Ǧurǧānī, enfin, à partir de la systématisation de la discipline élaborée par al-Sakkākī au XIIIe siècle, va en venir à désigner une discipline strictement délimitée du trivium de rhétorique arabe classique. Il semble hélas que pour notre auteur, le mot *bayān* a toujours et partout signifié la même chose pour tous les auteurs arabes qui l'utilisent. Il est pourtant patent que chez al-Ǧāḥiẓ le terme a une acception extrêmement large et non-technique, couvrant globalement tous les « arts de l'expression linguistique », et que, même chez al-Ǧurǧānī, considéré comme le véritable fondateur des « sciences rhétoriques » en langue arabe, ce terme renvoie en fait à ce qui sera rebaptisé un peu plus tard [6] *ʿilm al-maʿānī* (« sciences des significations », c'est-à-dire « sémantique grammaticale »).

De même, l'auteur affirme avec assurance qu'Ibn al-Muʿtazz (m. 909), auteur d'un ouvrage littéraire intitulé *Kitāb al-badīʿ*, « est le fondateur de la discipline rhétorique du *ʿilm al-badīʿ* » (p. 39 [7]). Le caractère profondément anachronique de cette affirmation saute aux yeux de ceux qui savent que le *ʿilm al-badīʿ* (ou « science de l'embellissement [de l'expression] ») n'a été défini comme « discipline rhétorique » que par al-Sakkākī plus de trois siècles après la mort tragique du khalife-poète.

De même encore, l'auteur passant complètement à côté de l'aspect historique, et donc hautement dépendant du contexte, de l'opposition *lafẓ/maʿnā* [8] dans la critique littéraire arabe, et prenant ces deux termes dans leur sens littéral le plus décontextualisé, nous assène que « dans les études rhétoriques, al-Ǧāḥiẓ donne la priorité à l'item lexical individuel sur son sens » !

Force est donc de conclure que ce chapitre, loin de constituer une « investigation en profondeur » de l'histoire de la rhétorique arabe, n'en présente même pas une périodisation un tant soit peu cohérente et qu'il faudra au lecteur en quête d'une introduction valable à l'histoire de cette discipline chercher ailleurs son profit.

Le chapitre trois de l'ouvrage est intitulé « Éloquence et rhétorique ». Cet intitulé pourra surprendre le lecteur néophyte et apparaître comme une digression par rapport au thème général de l'ouvrage. Au fond, c'est effectivement le cas et les (trop longs) développements qu'on lira au long des vingt pages de ce chapitre n'ont en effet que très peu de rapports avec la rhétorique comme discipline linguistique. L'introduction de ce chapitre quelque peu incongru à ce point précis de la rédaction de l'ouvrage est simplement un tribut payé à la tradition ; il se trouve en effet, qu'à partir d'une époque relativement tardive que l'on peut fixer au XIVe siècle avec les travaux d'al-Qazwīnī (m. 1338), les auteurs de manuels didactiques en rhétorique arabe ont pris l'habitude d'introduire leurs ouvrages par une discussion, très ritualisée, sur la différence d'acception entre les deux termes arabes, sémantiquement voisins dans l'usage courant, de *faṣāḥa* et de *balāġa*. Ce sont ces deux termes que l'auteur vise dans l'intitulé de ce chapitre. Ici encore, une claire distinction entre la rhétorique comme discipline linguistique et « la rhétorique » comme dimension de l'usage du langage ordinaire

(5) À entendre dans le sens, devenu banal, de « doctrine qui suppose que la réalité réside dans les mots ».

(6) Par al-Zamaḫšarī (m. 1143) dans le *Kaššāf*.

(7) L'auteur semble tout de même sentir un peu l'anachronisme puisqu'il ajoute un peu plus loin (p.39-40) que « bien qu'Ibn al-Muʿtazz soit le fondateur de la discipline rhétorique du *badīʿ*, il a confondu cette nouvelle discipline avec celle du *ʿilm al-maʿānī* ainsi qu'avec certains traits rhétoriques du *ʿilm al-bayān* » ! Mais cette "mise au point", loin de dissiper le malentendu, ne fait que l'aggraver : en effet, aucune des trois disciplines de la rhétorique arabe classique n'existait encore à l'époque et l'intention d'Ibn al-Muzʿtazz n'a jamais été, dans son *Kitāb al-badīʿ*, de s'attaquer à l'une quelconque de ces disciplines, mais de faire œuvre d'homme de lettres...

(8) Sur l'évolution historique de l'opposition *lafẓ/maʿnā* et son importance théorique, cf. D. E. Kouloughli, « À propos de *lafẓ* et *maʿnā* », *Bulletin des études orientales*, XXXV, 1985, p. 43-63.

BCAI 24 (2008) Abdul-Raof Hussein: Arabic Rhetoric : a Pragmatic Analysis., recensé par Djam el Eddine Kouloughli
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

montre immédiatement le peu de pertinence de ce type de discussion dans une présentation historique et théorique de la rhétorique proprement dite. Ce jugement d'ensemble nous dispensera de plus longs commentaires sur ce chapitre et sur les nombreuses niaiseries que l'auteur y développe en prétendant illustrer ce qui est « éloquent » et ce qui ne l'est pas en arabe.

Avec le chapitre quatre, on entre enfin dans le vif du sujet. Ce chapitre est en effet consacré à la première des trois disciplines du trivium de la rhétorique arabe classique, le *ʿilm al-maʿānī* (littéralement « science des significations »). Ce chapitre constitue d'ailleurs le plus gros de l'ouvrage puisque l'auteur lui consacre une centaine de pages, soit environ le tiers de l'ensemble. Cette allocation ne nous paraît pas critiquable dans la mesure où le *ʿilm al-maʿānī* est à la fois le plus anciennement constitué et le plus développé des domaines d'étude de la rhétorique arabe classique et ce notamment grâce au travail séminal de ʿAbd al-Qāhir al-Ǧurǧānī dans son monumental *Dalāʾil al-iʿǧāz*. Ce qui nous paraît par contre très contestable est la traduction (et plus gravement l'interprétation qu'elle recouvre) que l'auteur donne du domaine de recherche concerné en intitulant son chapitre « L'ordre des mots » (« word order »). S'il est incontestable en effet que l'ordre des mots dans l'énoncé reçoit, dans le *ʿilm al-maʿānī*, une attention particulière, il est tout à fait abusif de considérer qu'il peut s'y ramener comme à son objet essentiel. D'ailleurs, la question même de l'ordre des mots reçoit, dans le *ʿilm al-maʿānī*, un nom spécifique, celui de *taqdīm wa-taʾḫīr* (9) (litt. « antépositionnement et post-positionnement »). En outre, la simple considération de la structure générale du *ʿilm al-maʿānī*, telle qu'elle se présente de façon parfaitement systématique dans les traités de rhétorique une fois cette discipline stabilisée, montre clairement qu'elle ne peut pas, même approximativement, se réduire à une question d'ordre des mots. Il s'agit en fait d'abord d'une théorie générale de la structure de l'énoncé (10) (*kalām*), à partir de ses quatre composantes essentielles, le prédicande (*musnad ilayhi*), le prédicat (*musnad*), la prédication qui les relie (*isnād*) et l'énonciateur (*muḫbir*) qui en est le producteur. Cette théorie « quadripartite » de l'énoncé, fortement argumentée par al-Ǧurǧānī (11), semble avoir complètement échappé à l'auteur, qui affirme (p. 103) que « pour les rhétoriciens une proposition consiste en deux unités : la première est *al-musnad ilayhi* (l'inchoatif (12)) et la seconde est *al-musnad* (le prédicat) ». Pas un mot donc sur le lien (à la fois psychologique et grammatical) qui unit nécessairement ces deux « unités » et encore moins sur l'énonciateur qui en est, insiste al-Ǧurǧānī, l'auteur et même le « responsable ». C'est pourtant par ces deux adjonctions que la théorie de l'énoncé des rhétoriciens arabes se différencie radicalement de la théorie de la phrase des grammairiens et permet d'articuler la forme et le contenu de l'énonciation aux conditions de production qui l'ancrent dans la situation effective de communication.

Insistons ici sur le fait que nous ne pensons vraiment pas, en soulignant l'inadéquation de l'interprétation que l'auteur donne de l'objet du *ʿilm al-maʿānī*, lui faire un procès d'intention sur la base du seul titre de son chapitre. Il confirme en effet lui-même que c'est bien là son point de vue en écrivant, comme phrase introductive à ce chapitre : « la discipline rhétorique du *ʿilm al-maʿānī* s'intéresse à la juxtaposition des constituants de la phrase selon divers ordres des mots conduisant à diverses significations pragmatiques. » Il est vrai qu'il se contredit très vite, quelques phrases plus loin, en évoquant les différentes questions qui sont, en réalité, examinées au chapitre du *ʿilm al-maʿānī* dans les traités de rhétorique arabe et qui touchent à des thèmes aussi divers, et aussi peu réductibles à la seule question de l'ordre des constituants de phrase, que la nature et la fonction du prédicat et du prédicande, la définition et l'indéfinition des arguments de la prédication, la complémentation, l'ellipse, etc. Mais c'est là une conséquence, au fond involontaire, de la démarche de l'auteur dans sa présentation du contenu de ce chapitre (comme des autres au demeurant), à savoir qu'il y suit pas à pas la méthode

(9) L'auteur ne peut l'ignorer puisque la question du positionnement des arguments de la prédication fait l'objet de développements spécifiques dans les sections idoines. Il traduit alors *taqdīm* par « foregrounding » et *taʾḫīr* par « backgrounding », termes qui sont ainsi détournés de leurs usages techniques précis qui signifient respectivement « mise au premier plan » et « mise en arrière-plan » et qui désignent non les opérations syntaxiques précises d'antépositionnement et de post-positionnement, mais les effets sémantiques d'ensemble de telles opérations et d'autres, plus « diffuses ».

(10) Sur cette question, cf. D. E. Kouloughli, « Le modèle d'analyse de l'énoncé des rhétoriciens arabes dans le *ʿilm al-maʿānī* », *Histoire Épistémologie Langage*, XXII, fasc. 2, 2000, p. 97-104.

(11) Cf. *Dalāʾil al-iʿǧāz*, p. 405-406 de l'édition citée en bibliographie (traduction dans Kouloughli, 2000).

(12) Signalons en passant que la traduction de *musnad ilayhi* par « inchoatif » est techniquement erronée : « inchoatif » faisant référence à la position initiale du *musnad ilayhi* ne peut s'appliquer qu'au seul *mubtadaʾ* ou « thème » de la phrase nominale. Le sujet de la phrase verbale, qui est lui aussi un *musnad ilayhi*, n'est en aucun cas un « inchoatif ». Cette mauvaise traduction montre en fait que l'auteur ne distingue pas le niveau logique de l'organisation de l'énoncé, niveau où fonctionne l'opposition *musnad ilayhi* /*musnad*, et le niveau grammatical, où fonctionnent les catégories de *mubtadaʾ*/ḫabar d'une part, de *fiʿl*/*fāʿil* d'autre part.

BCAI 24 (2008) Abdul-Raof Hussein: Arabic Rhetoric : a Pragmatic Analysis., recensé par Djam el Eddine Kouloughli
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

d'exposition des traités didactiques de rhétorique arabe, ce qui le conduit à reprendre à la lettre, et dans le même ordre, les questions qui y sont traitées, même si cela montre clairement, en l'occurrence, que le *ʿilm al-maʿānī* ne se réduit en aucun cas à l'étude de l'ordre des mots. Mais même cette « fidélité » aux traités médiévaux peut difficilement être mise au crédit de l'auteur dans la mesure où elle conduit, ici encore, à une présentation totalement "aplatie" des questions traitées, sans aucune mise en perspective historique ou conceptuelle. Très représentative de cet aplatissement, la figure 4.1 de la page 102 présente une ellipse contenant « word order » et d'où partent, sans aucun ordre ni hiérarchie, des flèches aboutissant à des mots aussi divers et disparates que *musnad ilayhi*, *musnad*, Moderation, Conjunction, Verbosity, Occcurrence, Indefiniteness, Restriction, verb, Reporting... Cette figure, à laquelle on serait bien en peine d'assigner la moindre portée explicative ou même mnémotechnique, s'intitule pourtant pompeusement « Les constituants majeurs de l'ordre des mots en rhétorique arabe » !

La lecture attentive des différentes sections de ce chapitre révèle, presque à chaque page, d'énormes bévues de traduction et, plus profondément, d'interprétation théorique des textes. Ainsi par exemple, les rhétoriciens arabes ont pris l'habitude, à partir de al-Sakkākī, d'introduire le *ʿilm al-maʿānī* par une discussion de l'opposition entre deux types fondamentaux d'énoncés, qu'ils caractérisent respectivement comme énoncés supportant le vrai ou le faux et qu'ils nomment *ḫabar*, et énoncés étrangers à cette opposition et qu'ils nomment *inšāʾ*. Ce n'est pas ici le lieu de s'interroger sur ce qui a amené cette distinction, manifestement héritée de la logique aristotélicienne, à être introduite en ce point de l'exposé d'une discipline qui, au fond, n'en a que faire. Il semble par contre aller de soi que, pour la rendre compréhensible dans un cadre conceptuel et terminologique moderne, il faut recourir à l'opposition, devenue classique, entre énoncé constatif (correspondant au *ḫabar*) et énoncé performatif (renvoyant à *inšāʾ*). Mais cette distinction semble totalement inconnue à l'auteur qui, pour traduire le couple *ḫabar*/*inšāʾ*, ne trouve rien de mieux que « reporting/informing ». L'indigence de cette traduction (qui, pour le second terme est carrément un contresens !) est proprement affligeante !

Il serait fastidieux de nous arrêter ainsi sur chacun des innombrables points sur lesquels le travail d'interprétation et de traduction des conceptions des rhétoriciens arabes par l'auteur de cet ouvrage nous paraît gravement contestable. Signalons cependant, concernant ce chapitre, une absence béante et qui à elle seule révèle à quel point la compréhension qu'a l'auteur de la structure conceptuelle du *ʿilm al-maʿānī* est superficielle : cette absence concerne le concept fondamental de *qayd* (litt. « contrainte »). Al-Ǧurǧānī fait un large usage de ce concept pour caractériser les processus d'actualisation d'une unité linguistique quelconque, processus consistant tous, en fin de compte, à « contraindre » la portée de cette unité par diverses opérations linguistiques comme la détermination, la qualification, la complémentation, l'auxiliation, etc. Il est aisé de comprendre, compte tenu du caractère extrêmement large et de la puissance explicative de ce concept, qu'il soit devenu un élément central du dispositif d'analyse des énoncés en rhétorique arabe, si bien que l'on peut, sans exagérer, considérer que l'ensemble de la discipline en dépend [13]. Que l'auteur de ce qui se veut une « analyse » de la rhétorique arabe soit passé à côté de ce concept au point de ne lui consacrer aucun développement, ni même de l'inclure dans son glossaire, montre assez combien son approche de la discipline est superficielle.

Le cinquième chapitre, intitulé « figures of speech », est consacré au *ʿilm al-bayān* [14]. Observons d'emblée que le terme même de *bayān* signifie, depuis une période fort ancienne (et déjà dans le texte coranique), « expression [linguistique] ». Traduire par « figures de discours » est donc une inflexion qui ne se justifie guère, même en tenant compte de la définition que al-Sakkākī va donner du *ʿilm al-bayān* comme discipline étudiant les moyens de « produire une signification donnée de différentes manières ».

Dans ce chapitre, l'auteur reste fidèle à une présentation qui suit pas à pas les traités de rhétorique arabe médiévaux. Mais ici sa démarche, qui consiste à présenter la matière sous forme de classifications, ne nuit pas trop au projet de donner une image à peu près cohérente de la discipline dans la mesure où celle-ci, restée assez descriptive, n'appelle généralement que l'utilisation d'exemples bien choisis [15]. Significativement, le principal point

(13) Ce qu'ont très bien perçu d'ailleurs les auteurs de manuels arabes modernes de rhétorique, comme par exemple A. al-Ǧārim et M. Amīn qui, dans leur manuel largement répandu dans le Monde arabe, *al-Balāġa l-wāḍiḥa*, insistent sur le caractère absolument général de la notion de *qayd* dans l'analyse de l'énoncé en rhétorique arabe.

(14) Voulant proposer une étymologie du terme *bayān*, l'auteur, sans doute influencé par l'usage dialectal, donne une fausse interprétation du verbe *bān*/*yabīn* de l'arabe classique, qu'il présente comme signifiant « devenir clair, clarifier ». En fait, le sens premier de ce verbe, en arabe classique, véhicule la notion de « séparation ». De là on passe à l'idée de « devenir distinct ». L'idée de « clarifier » n'appartient qu'à la forme dérivée IV de la racine, qui exprime l'idée de « rendre distinct ».

(15) Nous reviendrons un peu plus loin sur le statut des exemples dans l'ouvrage examiné.

BCAI 24 (2008) Abdul-Raof Hussein: Arabic Rhetoric : a Pragmatic Analysis., recensé par Djam el Eddine Kouloughli
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

faible de l'exposé concerne ici la présentation de la notion de métaphore (*maǧāz*) à propos de laquelle des discussions théoriques subtiles ont opposé les rhétoriciens arabes, en raison, entre autres, de divergences théologiques [16]. L'auteur ne semble pas en être informé… Signalons à ce propos que, contre l'usage général, l'auteur traduit le terme arabe de « *maǧāz* » par « allegory » ce qui rend son exposé de cette question particulièrement obscur [17].

Le sixième chapitre, que l'auteur intitule « embellishment », aurait, dans une large mesure, pu s'intituler « science des figures » puisqu'il y est traité, au fond, des procédés de sophistication formelle de l'expression, notamment en poésie. Dans ce chapitre, plus encore que dans le précédent, l'approche platement énumérative de l'auteur ne semble pas trop nuire à la présentation de la matière.

Des quelques pages de conclusion, il n'y a pas grand-chose à dire si l'on préfère ne pas s'interroger sur ce que signifient vraiment des affirmations comme « la rhétorique arabe illustre le fait que l'arabe est une langue exotique » ou encore « la langue est un organisme de pure puissance ». Passons…

Signalons en passant que le seul point sur lequel l'auteur s'est quelque peu détaché des textes des rhétoriciens arabes classiques concerne les exemples. Dans le souci probable de donner à son livre le caractère d'un manuel, il a cherché à les « moderniser » en en proposant des adaptations en arabe standard moderne. La tentative eût été louable si, face aux exemples, généralement authentiques et le plus souvent très « parlants », des traités anciens, l'auteur s'était donné la peine de chercher, dans l'abondante littérature moderne, des énoncés tout aussi authentiques et expressifs. Hélas, il se contente de fabriquer des phrases dont l'artificialité, voire la niaiserie, sont loin du but recherché.

Dans la même veine de « modernisation », l'auteur, dans son lexique, introduit côte à côte des termes de la rhétorique arabe classique, des termes de la linguistique moderne, voire des termes et expressions de son propre cru. Cette manière de faire nous paraît très contestable dans la mesure où ces termes, qui appartiennent en fait à des univers conceptuels distincts, sont mis ici sur le même plan. Cet état de chose se trouve en outre aggravé du fait que, dans bien des cas, les « traductions » que l'auteur donne de ces termes techniques sont très contestables [18].

Signalons enfin que, outre le fait que le système de transcription présenté par l'auteur à la fin de son introduction (p. 7) n'est pas conforme aux usages savants chez les arabisants [19], on relève, au fil du texte et dans la bibliographie des incohérences dans la transcription de mots arabes, par exemple « *al-musnad ilaihi* » (p. 97) avec un hiatus de voyelles interdit en arabe. On relève aussi de grossières erreurs de vocalisation, comme *muftāḥ* pour *miftāḥ*, *islūb* et *islūbiyyah* pour *uslūb* et *uslūbiyya*, ce qui, pour un ouvrage à visée didactique, est assez regrettable.

Au total, cet ouvrage a toutes les chances de causer à celui qui en attendrait une présentation d'ensemble claire et précise du domaine de la rhétorique arabe classique une grande déception.

Djamel Eddine Kouloughli
CNRS - Paris

(16) Cf. par exemple D. E. Kouloughli, « L'influence muʿtazilite sur la naissance et le développement de la rhétorique arabe », *Arabic Sciences and Philosophy*, 12 (2002), p. 217-239.

(17) Il se sert du terme de « métaphore » pour traduire l'arabe « *istiʿāra* », en fait beaucoup plus spécifique et généralement traduit par « trope », terme qu'il semble ignorer…

(18) Par exemple quand il traduit l'expression « *taʿqīd al-ḏam bimā yušbihu al-madḥ* » par « affirmed dispraise » (un véritable contresens !) ou « ambiguity » par « *muʿāzala* »…

(19) Notamment parce qu'il utilise des digraphes comme « sh » (pour « š »), ou « dh » (pour « ḏ »), alors que des séquences de consonnes arabes distinctes comme « sh » ou « dh » sont possibles.

BCAI 24 (2008) Abdul-Raof Hussein: Arabic Rhetoric : a Pragmatic Analysis., recensé par Djam el Eddine Kouloughli
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net